

ÉRIC-  
EMMANUEL  
SCHMITT

UNE  
BELLE  
ÉLÉGANCE

L'auteur est sympathique mais encombrant le consensus médiatique qui l'entoure. Je l'ai peu lu, gênée par ce lisse qui émane de sa personne et de son style.

Ce petit livre-ci ne déroge pas à cette image MAIS – étais-je dans un contexte sentimental propice? – j'ai passé un délicieux moment à le lire. Du charme, de la légèreté, et ces petits pincements au cœur qui font soupirer l'âme.

Le texte est court, environ 70.000 signes, une grosse nouvelle. L'intrigue n'en justifierait pas davantage. Elle tourne autour de cours de piano que cet étudiant de Normale Sup' décide de prendre auprès d'une professeure atypique, Madame Pylinska. Ce n'est pas qu'il fasse montre de virtuosité, au contraire il se sent plutôt maladroit. La première leçon a de quoi dérouter: elle le fait allonger au sol, sous l'instrument. *«La musique me frôlait, me léchait, me piquait, me pétrissait, me malaxait, me ballottait, me soulevait, m'assommat, me brutalisait, m'exténuaît, les basses me secouant comme si je chevauchais une cloche d'église, les aigus pleuvant sur moi, gouttes froides, gouttes chaudes, gouttes tièdes, lourdes ou ténues, en rafales, en ondées, en filets, tandis que le médium onctueux me recouvrait le buste, tel un molleton rassurant au sein duquel je me blottissais.»*

Ce passage est révélateur de l'écriture de Schmitt: il a le goût des mots mais il en fait un peu trop, à l'image de la trilogie froid-chaud-tiède à laquelle ne manquent que le brûlant et le glacial. Je ne puis échapper à ce sentiment qu'il va au bout du possible, jusqu'au moment où, non, Je ne vois plus ce que je pourrais dire... C'est

particulièrement sensible dans les deux dernières pages: c'est de trop, on tombe dans un finish larmoyant des hebdomadaires sentimentaux...

Mais avant cela, encore une fois, de fort belles pages dans lesquelles l'élève apprend à découvrir sa maîtresse de piano, dont l'intransigeance ne se dément pas:

– *Vous êtes très intransigeante!*

*Elle se tut soudain, rougit, soupira et murmura d'une voix mouillée:*

– *Merci.*

Et ceci, dont je ne suis pas sûr que l'auteur ne se l'adresse pas à lui-même, avec un peu d'autocritique:

– *Chopin ne visait pas les ovations, il improvisait pour nous conduire quelque part. Pavarotti nous emmène jusqu'à lui, Chopin nous emmène ailleurs.*

C'est cela: Schmitt nous emmène jusqu'à lui, jusqu'à sa parfaite maîtrise linguistique et stylistique et Mme Pylinska est une de ses créatures. J'aurais aimé qu'il soit moins... lisse, moins joli, moins harmonieux. Mais la gentillesse est son image et le texte le dit: pourquoi aller chercher cette dernière scène et l'enterrement de la pianiste?

La réponse est dans le texte: *«J'écris en cajolant les fleurs des champs sans déranger les gouttes de rosée. J'écris en produisant des ronds dans l'eau pour guetter l'élargissement des ondes et leur évanouissement. J'écris comme l'arbre sous le vent, le tronc de l'intelligence solide et les feuillages de la sensibilité mouvants. J'écris avec le bien-être et la détente d'après l'amour, en regardant mes personnalités au fond des yeux. Et je tente de vivre ainsi, dégustant chaque seconde, goûtant la mélodie des jours, me repaissant de toute note.»*

Aude France ◆

*Madame Pylinska et le secret de Chopin*, Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 2018, 110p.

